Document generated on 10/12/2024 3:26 a.m.

Études françaises

Écriture et vulgarité

La Rédaction

Volume 10, Number 1, février 1974

Écrire c'est parler

URI: https://id.erudit.org/iderudit/036563ar
DOI: https://doi.org/10.7202/036563ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this document

La Rédaction (1974). Écriture et vulgarité. *Études françaises*, *10*(1), 3–4. https://doi.org/10.7202/036563ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉCRITURE ET VULGARITÉ

Si tout le monde parle, n'écrit pas, ne lit pas qui veut. L'écriture est un acte noble, et signe l'appartenance à une classe. La parole, accompagnement et reflet de la vie quotidienne, est le lot du commun; elle est vulgaire.

Celui qui, la plume à la main, commence à douter de cette évidence, est souvent le témoin d'un bouleversement historique, des derniers jours de quelque basse époque, ou d'une révolution déjà en marche. Les hommes de la Renaissance rédigent en latin correspondance, mémoires, compositions érudites. Mais quand ils écrivent, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, c'est en *vulgaire*. Rabelais, humaniste réputé pour ses éditions d'ouvrages anciens, lorsqu'il se décide à écrire, vers l'âge de cinquante ans, doit adopter la langue parlée, parlée par le grand nombre. Naissance de la modernité, disent les historiens... Mais la vulgarité a tôt fait de s'anoblir. L'illusion du naturel et du vraisemblable repose sur de certains secrets de fabrication, qui définissent une nouvelle aristocratie de l'écriture. Il y a un art et une science du sonnet, du conte paysan, du drame bourgeois, comme de la dissertation érudite... La modernité, comme le reste, est à réinventer, aujourd'hui même.

Il ne me sert à rien de savoir que Hugo, Baudelaire, Lautréamont ou les Surréalistes, en leur temps, ont retrouvé le moyen de faire rimer littérature et roture, de ramener malgré elle la poésie à la prose, de montrer que la littérature doit être faite par tous, non par un seul; de savoir que les Anciens, en leur temps, ont été modernes. Romancier québécois, et d'aujourd'hui, je ne suis pas plus avancé qu'on ne pouvait l'être au temps d'Homère.

Sur les moyens qu'il met en œuvre, pour écrire ses romans, Jean-Marie Poupart n'a rien d'autre à déclarer, pas plus que Céline, dans ses *Entretiens avec le professeur Y*. C'est pourquoi nous lui donnons, le premier, la parole. L'entreprise d'écrire comme l'on parle est peut-être impossible...

Zola y a peut-être réussi. Mais à quel prix ! *L'Assommoir,* comme le suggère Martine Léonard, par sa réussite même est le témoin d'une aliénation ; mieux que le monde des opprimés c'est le romancier bourgeois, l'homme de lettre voyeur qui s'y peint. L'entreprise est impossible. C'est pourtant la seule qui vaille la peine d'être tentée ; et Guy Laflèche peut montrer que tout l'art de Céline réside dans une espèce de mouvement feint, de l'écrit vers la parole, entretenu par un constant repli sur les moyens et les ressources de l'écriture.

L'écriture, même quand elle renonce à ses titres de noblesse, ne se laisse pas si aisément vulgariser. L'usage du parler populaire, dans la littérature québécoise, par exemple, n'y suffit pas. C'est ce qui ressort de l'examen du dossier établi par Lise Gauvin, et des réflexions de G.-A. Vachon sur l'usage politique du *joual.* Le *joual* de l'Est montréalais ou de notre Assemblée nationale est peut-être, au même titre que la langue des courtisans de Louis XIV, et pour les mêmes raisons, un mauvais instrument de communication. Mais il peut devenir, à l'intérieur d'un langage neuf : poème, roman ou drame, un moyen de subversion.

Il n'est pas si facile de parler, de parler vraiment, de faire que quelque chose de vous à moi, enfin *passe.* Tout s'y oppose, de l'usage quotidien de la langue parlée, à la politique, à la culture, à la littérature régnantes.

Pour parler vraiment, il faut peut-être tenter d'écrire...

LA RÉDACTION